

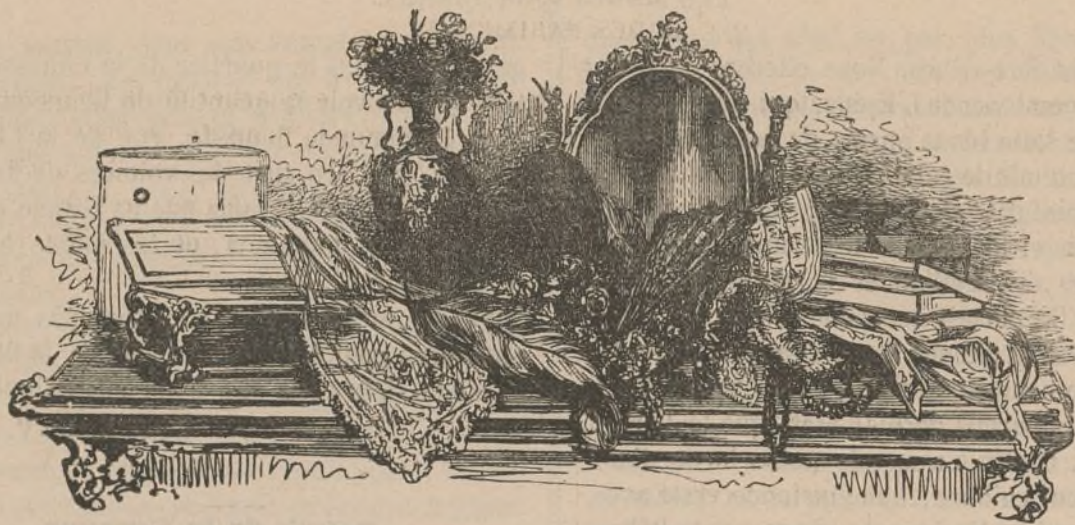


154

LES MODES PARISIENNES.

Robe de satin garnie de dentelles d'or — Robe de satin garnie de dentelles noires, façon de M^{lle} Duquet, rue de Louvre, 6 — Dentelles noires de M^{me} Deaudoux, rue de la Paix, 2 — Coiffure de dentelles et de velours de M^{me} Pratt, boulevard de la Madeleine, 13 — Bijoux de Darche, passage des Panoramas, 55 — Eventail de Vagueux-Dupré, rue de la Paix, 19 — Coffret de Giroux, rue du Coq-St-honori.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. —
L'ARCADE 430 DU PALAIS-ROYAL, par S.-HENRI
BERTHOUD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES.



On peut affirmer qu'un des plus beaux bals de ces derniers jours a été celui de l'Association des artistes, donné dans la salle de l'Odéon. Tout le monde y a fait son devoir : les commissaires ont été polis, danseurs et obligeants ; les dames patronesses, charmantes de toutes manières. Parmi ces dernières, on remarquait des noms illustres, soit comme talent, beauté ou aristocratie : c'étaient mesdames de Mortemart, duchesse Decazes, d'Orsay, Scribe, de Mirbel, de Rothschild, Antony-Béraud, Isabey, de Gisors, et beaucoup d'autres. Toutes étaient parées avec un goût exquis ; car, une remarque faite par tout le monde, c'est que jamais bal n'a présenté un ensemble de plus jolies toilettes comme fraîcheur et harmonie, sinon comme richesse.

Les robes de tulle à deux jupes, soit rose, soit blanches, étaient en majorité. Sur quelques-

unes, la robe de dessous était garnie de plusieurs bouillonnés de tulle ; la seconde, unie, relevée de côté par une ou deux agrafes de fleurs, ou par de gros choux composés de ruban de satin mêlés de tulle. — Quelques robes de soie rose, bleue ou verte, glacées de blanc, étaient garnies de dentelle. Une toilette composée de deux jupes en taffetas d'Italie bleu-pâle avait sa tunique ouverte devant et garnie en montant de cinq rangs de bouillonnés de tulle ; elle était aussi fixée à la jupe de dessous par trois nœuds de ruban de satin posés de chaque côté. Une guirlande de petites paquerettes rose et blanches formant touffe de chaque côté de la tête complétait cette parure. Une dame patronesse portait une guirlande de feuillage dans lequel étaient des fleurs en diamants, et, pour robe, deux jupes de taffetas d'Italie blanc bordées d'un chef d'or ; la berthe, en étoffe pareille, était aussi bordée d'un chef d'or : cette toilette était une des plus riches et des plus jolies.

Deux jours avant cette réunion, avait eu lieu la soirée de madame la duchesse Decazes ; ce jeudi a été fort brillant : les salons pouvaient à peine contenir la foule qui s'y pressait ; on y a fait de très-bonne musique. Madame la princesse de Wagram, madame la marquise Aguado, la duchesse d'Otrante, la marquise de Béthisy, les comtesses Chabot de Latourg-Maubourg, d'Oraison, de Beaumont, de Bloqueville, de Chasseloup-Laubat, de Saint-Aulaire, de Lanjuinais, la vicomtesse de Perthuis, les baronnes de Berthois et Noirmont, madame Perron (mademoiselle de Reggio) et beaucoup d'étrangers de distinction assistaient à cette réunion. Les toilettes étaient

généralement fort riches. Nous citerons celle de madame la comtesse de L'Épine, qui consistait en une robe de satin blanc garnie de bouillonnés de tulle et de nœuds de ruban de satin blanc, et un volant de point d'Angleterre entre les deux rangs de bouillonnés; le corsage avait aussi une berthe couverte de bouillonnés et de magnifiques diamants. Elle portait une riche coiffure en lamé or et cerise avec plumes blanches et diamants.

Une dame avait une robe de crêpe rose à deux hauts volants pareils garnis, ainsi que la berthe du corsage, de trois rangs de petits lacets d'argent, et, pour coiffure, une guirlande verte avec ailes de mouche. Madame la comtesse de Béhaque portait une robe en damas blanc garnie de bouillonnés de tulle, et, dans ses cheveux, des chardons rouges. Madame de Borelly avait une robe verte garnie de volants en dentelle noire, et pour coiffure un pouf de velours noir avec plumes blanches.

La mode adopte beaucoup les petits lacets d'or ou d'argent, qui se placent au bord des volants ou à leur tête si les volants sont en dentelle; on les pose encore entre les bouillonnés de tulle qui garnissent presque entièrement les jupes et qui couvrent les berthes; sur les robes de tarlatane, ils font un très-joli effet; on les met en plusieurs rangs au bord de deux jupes en tunique, ou l'on en borde de hauts volants en en mettant alors un autre pour tête.

Et puisque nous ne pouvons nous occuper aujourd'hui que de bals, n'oublions pas de dire combien le luxe des fleurs naturelles est poussé à l'exagération: il faut non-seulement des fleurs naturelles dans les cheveux, en bouquets de corsage et de main, mais il faut des fleurs partout, depuis le vestibule jusque dans les salons et les boudoirs; vous ne devez arriver dans un bal bien ordonné qu'à travers une double haie de camélias, de bruyères de toutes nuances, de rhododendrons, de myrtes, de plantes rares. Dans beaucoup de maisons où sont plusieurs salons attenants les uns aux autres, on a de grandes glaces sans tain arrondies du haut qui permettent de voir d'un salon dans l'autre; et presque toujours il y a, de chaque côté des glaces, de larges jardinières garnies des plus belles fleurs qui confondent leurs nuances: rien n'est alors plus joli, un jour de réunion, que le coup d'œil de toutes ces jolies femmes couvertes de brillants qu'on aperçoit au travers de toutes ces jolies fleurs naturelles. Mais aussi que de soins il faut pour conserver et renouveler journellement ces plantes, qu'une nuit de bal flétrit! Il faut avoir son jardinier-fleuriste, avec lequel on fait un arrangement à l'année pour avoir toujours ses jardinières bien garnies. Pour les jours de fête, on loue des fleurs; car, nous le répétons, il en faut partout, il en faut de trop. Rien n'est plus curieux, un jour de

grand bal dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, que de voir la quantité de fleurs qui sort de chez Lachaume, fleuriste, rue de la Chaussée-d'Antin, 46: ce sont des voitures de fleurs qui vont et viennent, tandis que sa femme monte et guirlandes et bouquets, et les monte avec une perfection rare.

Les fleurs artificielles n'en sont pas moins recherchées pour cela, et Cartier (1), le fleuriste à la mode, fera cette année une magnifique saison.

LOMÉNIE DE V.

Détails de la Gravure.

Robe de satin blanc ornée de dentelle d'or, guirlande de feuillage et tige d'or. — Robe de satin bleu-Joinville ornée de volants en dentelle noire surmontés de deux rangs de petits velours noirs; berthe en dentelle noire, fermée devant par un nœud de rubans de velours à la Louis XIV: coiffure en dentelle et velours noir.

L'ARCADE 130 DU PALAIS-ROYAL.

Une des plus anciennes et des plus populaires arcades du Palais-Royal est sans contredit la boutique (2) qui porte le n° 130, et sur l'enseigne de laquelle brillent, glorieusement peints en lettres d'or, les mots suivants:

MORLET et REBOURS, MARCHANDS TAILLEURS,
Successeurs de M. MOLIN.

Depuis un demi-siècle, en effet, comme le proclament les prospectus délivrés aux promeneurs par deux alertes commis, les propriétaires de cet établissement « tiennent, avec confiance et gai-
» rantie: magasin de draperie, de nouveautés,
» un très-grand assortiment d'habillements
» d'homme et d'enfant en tout genre et dans le
» goût le plus moderne, douillettes d'homme et
» de dame, gilets ouatés et autres articles; ils se
» chargent de confectionner tous ces objets dans
» le plus court délai. »

M. Molin, — comme dit encore aujourd'hui l'enseigne, — ou plutôt le père Molin, — comme disaient jadis les habitués du Palais-Royal, — était un petit homme quelque peu rabougri: ses jambes, méthodiquement revêtues de bas de soie depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, et de bas de coton depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, ne laissaient point que de présenter des formes un tantinet burlesques; sa face rubiconde, joufflue, réjouie, s'épanouissait sous une chevelure léonine, poudrée, ébouriffée et triomphante. Il fallait

(1) Rue Louis-le-Grand, 30.

(2) Cette boutique avait servi dans l'origine de loge aux dindons savants, qui excitèrent pendant quelques mois la curiosité de tout Paris.

l'admirer surtout dans son comptoir, lorsqu'il faisait ressortir au chaland les avantages des marchandises fabriquées et débitées par lui ! Du reste, grand amateur de chère-lie, bon vivant, joyeux compère, actif, intelligent, laborieux, infatigable, finaud : bref sachant manier le verre et la fourchette aussi bien que l'aune, l'aiguille et les ciseaux.

Un matin, que, de très bonne heure, il dirigeait ses deux commis, occupés à étaler sur le devant de la boutique des habits d'enfant, — spécialité dans laquelle l'arcade du n° 430 avait alors, comme à présent, la réputation d'exceller, — le père Molin se sentit rudement frapper sur l'épaule droite. Peu satisfait de cette énergique marque de familiarité, il se retourna l'air grognon et la bouche hargneuse... mais il resta stupéfait et presque consterné ; ses lèvres, entr'ouvertes pour gronder, se fermèrent par un mouvement convulsif, et sa main se porta machinalement vers sa tête, comme si elle eût cherché, pour saluer, un chapeau qui ne s'y trouvait pas... C'est qu'il y avait là, devant le père Molin, un inconnu de haute taille dont un chapeau galonné d'or et chargé de plumes, un chapeau de général couronnait la tête. Appuyé sur son sabre, l'œil vif, la moustache relevée, l'étranger laissait voir, à travers les plis du large manteau qui l'enveloppait, les broderies d'or de son habit, enfin le grand-cordon de la Légion-d'Honneur retombait sur sa poitrine.

Pendant quelques minutes ils restèrent ainsi en présence muets et immobiles.

« Eh bien ! père Molin, comment cela va-t-il ? demanda le militaire quand il se fut assez amusé de la surprise du tailleur.

— Pas mal, monseigneur, répliqua le petit homme sans trop savoir ce qu'il disait et regardant avec stupéfaction la main amie que lui tendait le général.

— Ah ça ! tu as donc fait fortune, que tu fais le fier avec tes anciens amis ! voilà un quart d'heure que je tends la main et que tu ne me la serres pas, sacrebleu !

— Pardon, mon général ! mais je n'ai pas l'honneur...

— Eh quoi ! dix ans t'empêchent de reconnaître ton meilleur ami, ton compagnon de cabaret, celui que tu as régalé tant de fois d'un verre de vin et d'une côtelette... le joyeux garde-française François-Joseph Lefebvre ! Allons, mon vieux, à bas la surprise ! viens m'embrasser. Pour être duc de Dantzick et maréchal de France, on n'en est pas plus fier, va !... Je m'invite à déjeuner chez toi. Envoie chercher du vin, deux côtelettes ; prends-en même quatre, cela ne fera pas de mal, et vive la joie ! Nous boirons au temps de notre jeunesse, et tu viendras dîner demain chez moi, à mon palais, avec ma femme, madame la

duchesse, qui n'en est pas plus fière ni moins bonne, et qui se souvient très bien qu'elle a porté le bidon de vivandière sur ses épaules. »

Je vous laisse juger de la joie et de l'émotion du père Molin : il riait, il pleurait, il embrassait le maréchal, il lui serrait les mains, il criait à ses garçons : « C'est mon ami François ! » et leur donnait cent ordres contradictoires pour le déjeuner.

Le duc de Dantzick, presque aussi ému, se tenait appuyé contre le pilastre de l'arcade, quand à son tour il se sentit frappé sur l'épaule ; il se retourna... Sa surprise et son émotion égalèrent au moins la surprise et l'émotion dont le père Molin avait naguère donné de si étranges preuves : il rougit et pâlit, ôta respectueusement son chapeau, et balbutia quelques paroles qu'un geste du nouveau venu interrompit aussitôt.

« Maréchal, dit-il, j'ai oublié ou bien l'on m'a volé ma bourse ; je suis entré dans un café pour déjeuner, et, quand il m'a fallu payer, je me suis trouvé sans argent : je ne sais comment je serais sorti de cet embarras, si je ne vous eusse aperçu de loin ; payez ma dépense à ce garçon qui m'accompagne, et donnez-lui un napoléon pour boire. »

Celui qui parlait ainsi au général était un homme d'une taille moyenne, et dont la redingote bleue et le chapeau rond, par leur forme surannée et leur état de maturité, semblaient justifier plutôt sa pénurie d'argent que l'acte de munificence dont il gratifiait le garçon de café. Quand l'homme au tablier fut payé, le nouveau venu passa son bras sous le bras du maréchal, et l'emmena sans façon.

Consterné de voir son illustre convive s'éloigner, le père Molin courut aussitôt près du maréchal :

« Et notre déjeuner, demanda-t-il, et notre déjeuner, François ? »

Le duc de Dantzick, par un geste mystérieux, lui enjoignit le silence, et suivit l'inconnu, avec lequel il disparut bientôt derrière les arcades.

Tandis que le tailleur rentrait dans sa boutique, non sans faire rejaillir sur ses commis quelque chose de la mauvaise humeur qui l'agitait, le maréchal et son compagnon quittaient le Palais-Royal et montaient dans un fiacre.

« Tu t'es trouvé là bien à propos ! sans toi, j'allais probablement être conduit au corps-de-garde pour avoir escroqué un déjeuner.

— Si jamais l'on vous avait fait une pareille injure !...

— Je dois, tout comme un autre, payer mon déjeuner, et je n'avais pas même un franc dans ma poche. Ce qu'il y a de plus comique, c'est que le papier que je chiffonne là dans ma main est un mandat de cent mille écus sur le trésor... mais tu conviendras que je ne pouvais guère le chan-

ger pour payer quatre francs cinquante centimes.

— Un mandat de trois cent mille francs !

— Oui, c'est un cadeau que je porte à un savant de mes amis.

— A un savant ! s'écria Lefebvre, à un savant trois cent mille francs ! Et que fera-t-il de pareille somme ? Il y a là de quoi rendre heureux pour toute leur vie trois cents pauvres vieux soldats. »

Celui à qui s'adressaient ces reproches se mit à rire.

— Tu n'aimes donc pas les savants, mon brave Lefebvre ?

— Ma foi, non ! je fais peu de cas de ces liseurs de vieux livres, qui ne sont bons à rien et que l'on paye plus cher qu'un maréchal de France...

— Qui est bon à quelque chose, n'est-ce pas ? ne fût-ce qu'à payer mon déjeuner, interrompit celui qui tenait le bras du maréchal en pinçant l'oreille du brave soldat : ne sois pas injuste, mon ami ; ces trois cent mille francs sont destinés à Berthollet.

— Berthollet ! répliqua le maréchal, Berthollet !... je ne le connais pas.

— Pardieu, la plaisanterie me paraît un peu forte ! tu n'as jamais entendu parler de Berthollet ?

— Je sais le nom de tous ceux qui servent mes ordres, depuis mes aides-de-camp jusqu'à la moindre vivandière ; le reste ne me regarde pas.

— Allons, ne te fâche point ; tu vas faire la connaissance de Berthollet.

— Bien obligé ! j'aurais autant aimé aller déjeuner avec mon ami Molin le tailleur.

— Ah ! je m'explique maintenant ta mauvaise humeur contre les savants, puisqu'il s'agit d'un déjeuner manqué. Eh bien, gourmand, tu feras pénitence jusqu'au bout ! Au lieu de l'odeur des côtelettes de ton tailleur, tu respireras les parfums moins alléchants du chlore et du gaz hydrogène. — Allons ! en avant, pas accéléré, marche ! je veux te faire connaître Berthollet : Berthollet est un brave, d'ailleurs ; il était de l'expédition d'Égypte, et aucun danger n'a pu jamais le faire renoncer à ses recherches scientifiques. Un jour, qu'il remontait le Nil sur une barque où les mamelucks lui envoyaient force balles, ses compagnons le virent remplir de pierres les poches de sa redingote : « Que prétendez-vous faire ? lui demandèrent-ils. — Couler à fond plus vite, dit-il, et ne pas donner à ces gredins la joie de faire un Français prisonnier.

— Hum ! répliqua le maréchal, voilà qui est bien ; mais je connais plus d'un tambour qui en ferait autant.

— Peu de temps avant le 5 thermidor, un dépôt graveleux, trouvé au fond de quelques barriques d'eau-de-vie, donna lieu à une grave accu-

sation contre un fournisseur qui voulait, disait-on, empoisonner l'armée.

— Un fournisseur ! ces gueux-là sont capables de tout. J'espère bien que l'on a fait pendre le scélérat !

— Pas tout à fait. On confia à Berthollet l'analyse de l'eau-de-vie suspecte ; tout annonçait que l'on cherchait un coupable et que l'on convoitait les richesses du fournisseur. Berthollet, toujours inflexible quand il s'agit de probité et de justice, fit un rapport favorable à l'accusé. Appelé devant le comité de salut public, il se vit interrogé d'un ton menaçant, et n'en persista pas moins à proclamer l'innocence du fournisseur ; enfin, désespérant de convaincre les juges, il puisa dans le tonneau un grand verre d'eau-de-vie, qu'il but sans hésiter.

— Tu es bien hardi ! s'écria le président du comité.

— Moins que je ne l'étais en écrivant mon rapport, répliqua le savant.

— L'histoire me plairait assez, s'il ne s'agissait pas d'un fournisseur, » fit le maréchal en fronçant sa moustache.

Sur ces entrefaites, le duc de Dantzick et son compagnon étaient arrivés à Arcueil et entraient, sans se faire annoncer, dans l'atelier du chimiste. On peut juger de la surprise de ce dernier quand il vit Napoléon lui rendre ainsi visite.

« Pourquoi ne vous voit-on plus aux Tuileries, monsieur ?

— Sire, dit-il, il m'a fallu faire construire un immense laboratoire dont les devis ont dépassé mes prévisions ; j'ai dû réduire la dépense de ma maison, et même supprimer mes chevaux et ma voiture : — par conséquent je ne puis plus aller à la cour.

— La belle raison ! ne savez-vous pas que j'ai toujours cent mille écus au service de mes amis ! interrompit Napoléon en jetant sur une table le mandat qu'il avait montré tout à l'heure au maréchal, ne m'avez-vous point rendu assez de services pour que je vous donne les moyens de venir me voir aux Tuileries ! La chimie vous doit d'immenses progrès, vous avez enseigné aux industriels à blanchir les toiles par le chlore ; et pour prix de tout cela, vous n'êtes encore que membre de l'Académie des sciences et sénateur de Montpellier.

— Je vous nomme directeur de ma fabrique des Gobelins ; cette place se trouve vacante depuis hier, et personne ne mérite plus que vous de la remplir. Maintenant, il faut vous occuper d'arriver à une découverte à laquelle j'attache la plus grande importance. Il s'agirait d'empêcher l'eau qu'emportent les marins dans leurs expéditions lointaines, de se corrompre et de devenir une sorte de poison pour ces braves gens. »

Berthollet réfléchit quelques minutes.

« Sire, dit-il, diverses expériences m'ont appris



la tendance de l'hydrogène à se combiner avec le charbon, et la tendance avec laquelle ce dernier corps retient l'hydrogène. Par suite de ce phénomène, l'eau qui se trouverait en contact avec du charbon ne serait point altérée... Pour conserver de l'eau douce durant les voyages de long cours, il suffit donc de faire brûler l'intérieur des tonneaux destinés à la contenir. Je réponds de l'infaillibilité de ce moyen.

— Maréchal, mon argent est-il bien employé? demanda l'empereur au duc de Dantzick. Voilà un quart d'heure de conversation qui sauvera la vie à plus de cent mille marins. »

Le soldat tendit la main au savant.

« Monsieur, lui dit-il, vous méritez l'amitié de tout cœur véritablement français, permettez-moi de vous offrir la mienne et de vous demander la vôtre !

— Vous êtes dignes l'un de l'autre, ajouta l'empereur. Tous les deux enfants de vos œuvres; vous, Lefebvre, pauvre soldat alsacien; vous, Berthollet, pauvre enfant genevois; c'est à force de mérite personnel, de courage et de persévérance que vous êtes arrivés à la gloire, que vous vous êtes rendus dignes de la reconnaissance du pays, que vous vous êtes gagné mon amitié. Lefebvre a conquis chacun de ses grades par une blessure ou par un acte de bravoure; Berthollet est arrivé à Paris sans un sou, sans une recommandation. Devenu, grâce à son savoir et à la protection du médecin Tronchin, préparateur du laboratoire dont s'amusait le duc d'Orléans, il s'est mérité, par une découverte utile, chaque degré de sa réputation; en un mot, il est devenu comme toi, Lefebvre, sergent, sous-lieutenant, capitaine, commandant, colonel, général et maréchal-enscience. »

Puis, se tournant vers Berthollet :

« Avez-vous fait depuis quelque temps de nouvelles découvertes de haute importance, mon cher sénateur ?

— Sire, je m'occupe en ce moment de diriger une force étrange que je commence, hélas ! à désespérer de pouvoir régler. Si vous me le permettez, je vais vous soumettre les expériences que j'ai faites jusqu'à présent sur cette matière.

Sur un signe de Napoléon, le chimiste se mit à l'œuvre. Après avoir dissous de l'argent fin dans de l'acide nitrique, il versa sur cette liqueur une petite quantité d'eau de chaux. Il se forma bientôt un précipité brun que le chimiste lava plusieurs fois dans de l'eau distillée. Il arrosa ensuite ce résidu, encore humide, avec une petite quantité d'ammoniaque, qui en opéra la dissolution; puis il déposa cette préparation par très-petite partie dans cinq à six verres de montre, et laissa à l'air le soin de la dessécher. Alors il présenta à l'empereur une baguette, et l'invita à en toucher le corps préparé dans un des verres de mon-

tre. Soudain une explosion violente éclata comme la foudre, et le maréchal ne put se défendre d'un mouvement de surprise dont rit beaucoup l'empereur. Puis, reprenant un air sérieux :

« Monsieur Berthollet, dit-il, je ne vois guère dans la découverte de cette matière que des moyens de destruction : il n'en existe déjà que trop. Laissez là vos études sur l'oxyde d'argent, et dirigez-les vers un but utile; l'industrie a plus besoin de vous que la guerre. Adieu. Venez me voir souvent aux Tuileries. Vous savez combien j'aime à recevoir vos visites et à causer avec vous. »

Napoléon reprit le bras du maréchal, monta dans le premier fiacre qu'ils rencontrèrent, et ramena son compagnon au Palais-Royal, devant la boutique du père Molin.

« Monsieur, dit-il au tailleur, voici votre convive, que je vous rends; donnez-lui vite à déjeuner, car il se meurt de faim.

— Si monsieur voulait partager ce déjeuner avec François... avec monsieur le maréchal, veux-je dire? proposa le tailleur.

— Merci, j'ai quelques affaires qui m'obligent à retourner de suite chez moi.

— Nous aurons un chapon truffé et du vin..... tout ce qu'il y a de plus exquis, continua Molin en insistant.

— Bien obligé ! Veuillez seulement faire avancer un peu le fiacre que nous avons laissé dans la rue voisine à deux pas d'ici. »

La voiture arriva bientôt : le maréchal conduisit l'empereur jusqu'au vénérable sapin doublé de velours d'Utrecht jaune et vint rejoindre le père Molin.

« Quel est donc ce monsieur en redingote râpée ? demanda le marchand d'habits. Vous devriez bien l'engager à se faire faire chez moi une redingote neuve.

— Tu n'es pas dégoûté, Molin; car tu pourrais te vanter d'avoir en lui la plus célèbre pratique du monde. Mais n'allons-nous pas enfin déjeuner ?

— Si fait; voici que l'on met la table..... Quel est donc ce monsieur ?

— C'est l'empereur !

A ce nom, le père Molin faillit tomber de son haut.

« L'empereur ! s'écria-t-il, l'empereur Napoléon !... »

Puis, revenu un peu de sa surprise, il dit : « En tout cas, il peut se vanter d'avoir un bien mauvais tailleur; si j'avais l'honneur de l'habiller, je m'en tirerais d'une autre façon ! » reprit-il avec un noble orgueil.

Il faut ajouter ici que Berthollet continua jusqu'en 1822 ses utiles travaux scientifiques avec les succès les plus éclatants et le dévouement le plus absolu. Selon lui, une découverte scientifique appartenait à tout le monde : l'exploiter en faveur

d'intérêts privés était un vol fait au pays. Aussi, malgré les offres les plus brillantes pour monopoliser, au profit d'entreprises particulières, l'emploi du chlore comme moyen de blanchiment des tissus, et la fabrication de la soude, livra-t-il ces procédés à la publicité.

La seule faute que l'on puisse reprocher à Berthollet, c'est de s'être montré ingrat envers Napoléon, et d'avoir signé en 1814 la déchéance de son bienfaiteur ! Il avait donc pu oublier la visite qu'avait faite chez lui l'empereur avec le maréchal Lefebvre ?

S.-HENRI BERTHOUD.

PRIME DE 1846.

La nouvelle prime se composera, ainsi que nous l'avons annoncé, d'un album de dessins de tapisseries en couleurs, exécutés par un nouveau procédé dont le brevet est la propriété de l'éditeur des Modes parisiennes.

Cet album ne pourra être prêt avant le mois de mars, mais aussitôt fait il sera distribué avec soin à tous les abonnés d'un an qui n'ont pas encore reçu de prime.

Nous rappelons aux nouveaux abonnés qu'en adressant 21 fr. pour compléter l'année d'abonnement, ils acquièrent le droit de recevoir la prime.

Causeries.

* Une grande nouvelle remue en ce moment le monde littéraire : M. Victor Hugo va publier un roman dans *l'Époque* !

* Le public en général s'est montré satisfait de ce titre : *la Tour du Nord*.

Quelques personnes cependant ont élevé des objections. Les unes ont prétendu qu'on pourrait confondre *la Tour du Nord* avec *Latour de Saint-Ybars*.

D'autres ont soutenu que ce titre demandait impérieusement un sous-titre, comme, par exemple :

La Tour du Nord, ou les Petits Orphelins du Hameau.

La Tour du Nord, ou l'Enfant de la Forêt.

La Tour du Nord, ou les Mystères de n'importe quoi.

Nous avons sérieusement pesé dans la balance de la justice le pour et le contre de ces réclamations.

Voici le résultat de l'examen auquel nous nous sommes livré :

Devant Dieu et devant les hommes, notre déclaration est : Non, nous ne pensons pas qu'il soit permis raisonnablement de confondre *la Tour du Nord* avec *M. Latour de Saint-Ybars*. Cette première objection nous paraît donc sans valeur. Nous n'en dirons pas autant de la seconde : il est certain qu'un sous-titre ne gâterait rien à la chose. C'est une question, et il est bon en tout état de cause de respecter autant que possible la tradition.

Quant à moi, je ne crains pas de dire que ce premier titre suffit entièrement à mon bonheur ; il me cause des

jouissances infinies, j'ai la chair de poule rien qu'en le prononçant.

La Tour du Nord ! comme cela promet, comme cela sonne bien aux oreilles ! Il est évident qu'il ne peut y avoir ni Tour ni Nord sans souterrain. A quoi serviraient les souterrains si on ne les remplissait de victimes ? que feraient des victimes dans un souterrain si elles ne gémissaient en agitant leurs chaînes ?

Nous aurons donc des souterrains, des victimes, des gémissements, des cliquetis de chaînes : ce sera délicieux.

De plus, *la Tour du Nord* doit nécessairement posséder un beffroi ; c'est avoir bien du malheur si nous ne rencontrons pas par-ci par-là, en montant l'escalier, quelques squelettes scellés au mur. J'entendrai sonner minuit au beffroi de la tour du Nord, je verrai des squelettes : Beaux jours de mon enfance, vous voilà, vous voilà revenus !

L'héroïne du roman s'appelle Hermance, elle est retenue prisonnière dans le castel du farouche Adhémar ; tous les soirs, pour la consoler, le tendre Alonzo vient chanter au pied de la poterne. Une fois....

Mais nous n'en dirons pas davantage ; il faut laisser au lecteur le plaisir de la surprise. Tout Paris et toute l'Europe voudront lire ce roman prodigieux ; ce sera un succès de trente-trois éditions sans compter la Belgique.

* Jusqu'à ce jour on ne paraissait pas avoir pour l'huitre toute la considération que ce mollusque nous semble mériter.

Et cependant que de soins sa culture ne demande-t-elle pas ! On a donné des primes d'encouragement à l'élève des vers à soie, du cheval, du bœuf, et l'huitre a été oubliée.

Il y a là toute une science à fonder.

Cette science va enfin prendre un notable développement. La spéculation, qui protège tant de choses aujourd'hui, s'est décidée à la prendre sous son aile puissante. La Compagnie des parqueurs d'huitres a vu le jour.

Les huitres auront un comité de surveillance, un directeur, un notaire et un banquier. Elles seront cotées à la Bourse.

Quel malheur que Brillat-Savarin soit mort ! Il avait prévu cette réforme ; il l'avait appelée de tous ses vœux ; il était le directeur naturel de la nouvelle Compagnie.

Les huitres vont maintenant s'élever à un degré de prospérité inconnu jusqu'à ce jour dans les annales des écaillères.

Les éleveurs d'huitres viennent de s'établir en Société d'encouragement, et de fonder un Cercle à Paris sous le nom d'*Huitre's club*.

La Compagnie des parqueurs d'huitres a obtenu un succès colossal à la Bourse, tout le monde voulait prendre plusieurs douzaines d'actions non détachées.

Quant à moi, j'abandonne l'élève de l'article, qui est un métier ingrat, pour me faire parqueur d'huitres.

Rien ne manque plus à la gloire des mollusques.

* Quoique le fait paraisse incroyable, impossible, prodigieux, il est bon de le constater : il y a des farceurs à Paris.

Tout cela tient à la réapparition des belles limonadières. Nous revenons aux mœurs de l'Empire.

Hier, j'avais oublié de fermer mes persiennes; avant de m'endormir je vis une ombre gigantesque se profiler sur mes rideaux. Je m'avance et j'aperçois un fantôme, ou plutôt une foule de fantômes. C'étaient de longues perches surmontées d'un linceul blanc que mes amis agitaient devant ma fenêtre pour me faire mourir de frayeur.

L'Empire était le bon temps de la mystification.

Ces temps vont revenir, ils reviennent, ils sont revenus. Mon portier se plaint d'être en proie aux obsessions de cinq ou six individus qui viennent à tour de rôle lui crier à travers le vasistas de sa loge : « Portier, je veux de tes cheveux ! »

Hier un rassemblement considérable s'était formé, devant la boutique d'un charcutier, au coin de la rue Coquenard. Les assistants se tordaient les côtes d'hilarité, l'assemblée était prise d'un rire inextinguible : on se moquait d'un pauvre garçon que son bourgeois venait d'envoyer chez l'épicier pour acheter deux sous d'huile de cotret.

Une autre bande s'est emparée de la littérature; c'est elle qui a fait courir le bruit du trépas d'Armand, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française.

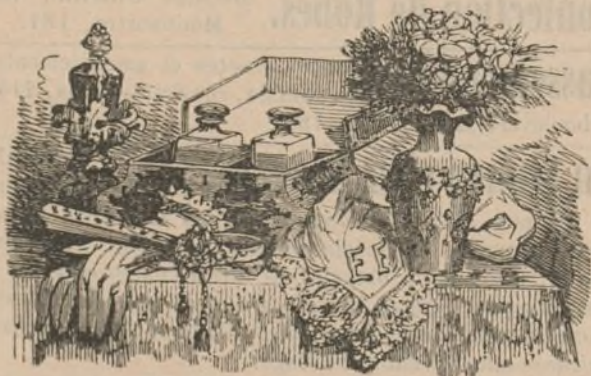
Nous lui devons aussi la mort d'abord et ensuite la démission de M. Beuchot, bibliothécaire de la chambre des députés.

Enfin, elle vient d'adresser à un journal une prétendue lettre de M. Ponsard annonçant au public qu'*Agnès de Méranie* n'était encore qu'un tiers de tragédie.

MM. Armand, Beuchot, Ponsard ont démenti tous ces bruits; n'importe, le public y a ajouté foi pendant quelques jours, et le bibliophile Jacob a adressé une pétition à la chambre pour devenir son bibliothécaire.

C'est sans doute ce que voulaient les mystificateurs.

Comme on doit être content quand on s'est livré à de semblables supercheries, et que d'esprit il faut avoir pour inventer de pareilles plaisanteries! On prend une feuille de papier, une plume, de l'encre, on contrefait la signature d'un homme, et tout est dit; on passe à l'état de farceur.



CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE. — *Le Cheval du Diable*, pièce en cinq actes et dix-sept tableaux, de MM. Saint-Hilaire et Paul Duport. — Analyser une pareille pièce n'est pas plus facile que de donner une idée des

brillants tableaux qui s'y succèdent en si grand nombre.

Ulrich est un jeune ambitieux qui vend son âme à Satan pour jouir de quelques années de prospérité.

Encore le nombre de ces années est-il bien restreint : car chaque vœu que forme Ulrich, et que Satan exauce, coûte au premier cinq ans d'existence, en sorte qu'à la fin de la première année Ulrich arrive au terme de sa vie.

Mais avant de tomber dans l'abîme éternel il se repent, et la clémence divine épargne l'orgueilleux pécheur.

On voit que la morale a une large part dans l'action; mais on la devine plus qu'on ne la voit, et les enchantements de la scène dominent sans cesse le spectateur.

Quant au cheval, s'il n'est pas la cheville ouvrière du drame, il en est du moins l'accessoire principal, et il remplit son rôle avec une intelligence et une bonne grâce qui ont reçu leur récompense en applaudissements.

Que conclure de tout ceci? C'est que *le Cheval du Diable* va entraîner le Cirque dans la voie des succès fructueux, et que malgré sa vive allure il l'y maintiendra long-temps.

* Le voyage de M. Léon Pillet n'a pas seulement pour objet l'audition d'une basse chantante, le directeur de l'Opéra doit aussi entendre un soprano dont la réputation a déjà eu de l'écho en France. — A la dernière représentation du *Diable à quatre*, mademoiselle Carlotta Grisi a touché du pied un clou laissé sur le théâtre et s'est blessée à ce point d'en ressentir sur le moment une assez vive douleur. Cet accident, on l'espère, n'aura aucune suite sérieuse. — Le nouveau ballet, *Paquita*, pourrait être représenté dès aujourd'hui; mais le directeur intérimaire veut consacrer quelques jours encore à sa mise en scène, afin que dès la première représentation *Paquita* ne laisse rien à désirer.

* Le Théâtre-Français s'occupe activement de renouveler son répertoire. Deux ouvrages sur lesquels il croit pouvoir fonder de justes espérances, vont être joués à quelques jours de distance : la première représentation de *Jean de Bourgogne*, drame en trois actes, en vers, dû à la collaboration de MM. Galoppe d'Onquaire et Pitre-Chevalier, sera presque immédiatement suivie de la première représentation de la *Chasse aux fripons*; puis mademoiselle Rachel jouera la *Jeanne d'Arc* de Soumet, et, vers la fin du mois, nous assisterons enfin à la première représentation de *la Fille du régent*, cet ouvrage de M. Alexandre Dumas que la commission d'examen d'abord, la chicane ensuite ont depuis si long-temps ajourné. La Comédie-Française aura donc, dans l'espace d'un seul mois, offert au public quatre nouveautés importantes.

* M. Donizetti est parti pour Nice, où ses amis espèrent qu'il rétablira sa santé. — M. Meyerbeer était de retour à Berlin le 25 janvier. L'illustre compositeur a été rappelé par ses fonctions de maître de chapelle du roi de Prusse. — M. Balfe, auteur de *l'Etoile de Séville*, vient d'être nommé chef d'orchestre du théâtre de Drury-Lane à Londres. Cette charge lui confère en même temps le titre de professeur de chant de la reine d'Angleterre. C'est une sinécure, mais une sinécure lucrative et très-recherchée.

* Tous les jours Arnal dans deux pièces au Vaudeville, tous les jours applaudissements et rires. — Bardou, qui avait été légèrement indisposé, vient de reprendre les répétitions d'une pièce en un acte dans laquelle il doit remplir le principal rôle. C'est lui aussi qui doit jouer le personnage de la Rancune dans *le Roman comique*, vaudeville en trois actes, dont nous avons annoncé la réception. — On parle de la prochaine mise à l'étude d'une pièce de M. Varin, et d'une autre que l'on attribue à M. Mélesville. — L'avènement de toutes ces bonnes fortunes n'a été jusqu'ici retardé que par les succès courants.

* M. Félicien-David a terminé le *Motse au Sinai*,

dont les paroles sont très-poétiques, à ce qu'on assure, et qui ne peuvent manquer d'être en situation, car elles ont été écrites par un ex-prophète. Cette nouvelle œuvre, que M. David a composée en Allemagne, sera bientôt exécutée à Paris. La salle des Bouffes sera probablement le théâtre qui obtiendra l'heureux privilège de l'exécution.

* * Madame la marquise de Mirabeau a reçu dans son salon, un de ces derniers jours, une charmante petite naine qui arrive de Vienne, où elle a reçu, dit-on, un accueil très-flatteur. C'est une gracieuse petite personne, âgée de 17 ans, parfaitement faite et proportionnée, aimable, gaie et bien plus avenante que l'affreux Tom

Pouce dont elle a la taille tout au plus. On l'a surnommée la marquise de Lilliput. La grande société de Paris se la dispute avec plus d'empressement qu'on ne l'a jamais fait pour Tom Pouce. Sera-t-elle montrée en public, nous l'ignorons; toujours est-il que l'hôtel des Princes, où elle est logée, est envahi par les équipages.

* * Un jeune musicien dont la réputation est déjà faite dans les salons de Paris, M. Pas de Loup, vient de publier deux charmantes compositions qui populariseront sûrement son nom. L'une est une nouvelle polka, l'autre est une redowa dédiée à madame Outrebon. Ces deux morceaux se trouvent chez Prilipp, éditeur, boulevard des Italiens.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Un homme à trois bras, V courageux, A, dix thons retirés de l'eau, 4 enfant qui scie noix, IET.
(Un homme, à Troyes, brave et courageux a, dit-on, retiré de l'eau un enfant qui s'y noyait.)

Objets volés ou perdus. Bureau Azur, 3, place Bertin-Poirée, près du Pont-Neuf. — Cet établissement, qui a 42 ans d'existence, est seul reconnu par la préfecture de police pour les démarches, circulaires, affiches à faire pour la découverte des objets perdus ou volés. En trois heures, leur signalement est porté chez toutes les personnes auxquelles on pourrait les vendre ou les engager.

Nouveautés. Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.

Eau Momoro pour teindre les cheveux d'un ton naturel et sans aucun danger, soit en blond, soit d'une couleur plus ou moins foncée, par un procédé prompt et facile. Prix : 5 francs. Cette préparation arrête la chute des cheveux, prévient la formation des pellicules qui ternissent la chevelure et tombent de la tête. La teinture tient bien; elle est favorable à la croissance des cheveux et les rend doux, souples et brillants. Se vend chez madame MOMORO, place Saint-André-des-Arts, 11, qui se charge de faire arranger les cheveux des personnes qui le désireraient. — Dépôt chez CHARDIN-HADANCOURT, parfumeur, rue Saint-André-des-Arts, 7, à Paris, et à Bruxelles, chez M. GUILMARD, fournisseur de la cour. (Affranchir.)

Fleurs naturelles, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal. Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 1^{er} étage.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

On trouve chez Georges, passage Choiseul, 53, un assortiment de Twines, Habits de voyage, Gilets du matin d'une forme nouvelle, et Spécialité pour la chasse. La vogue que M. GEORGES a obtenue est due à l'expérience qu'il s'est acquise pendant plusieurs années dans la maison LACROIX (rue Sainte-Anne, 55), celle dont les *Modes parisiennes* ont souvent fait l'éloge.

Râtelier complet, livré en 24 heures. — W^m ROGERS, 270, rue Saint-Honoré, inventeur et seul possesseur des **DENTS OSANORES** posées sans crochets ni ligatures et sans extraction de racines. Méthode unique pour raffermir les dents chancelantes.

PARIS, IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.